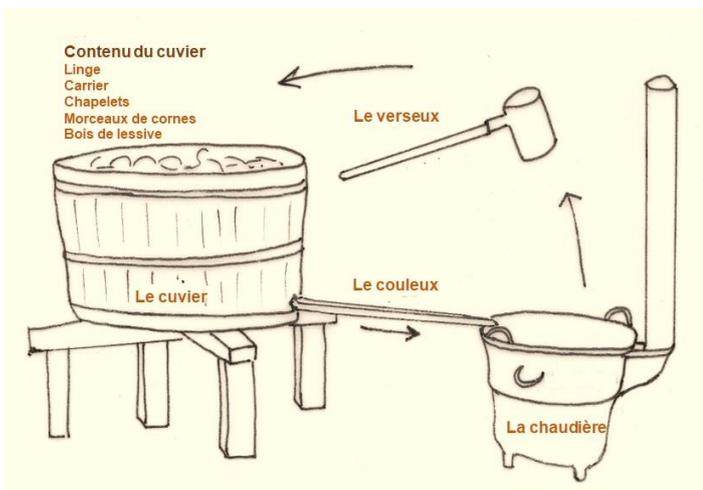


Les lavoirs témoins d'une tradition perdue : la lessive

Avant 1900, et durant quelques années encore, il existait, dans les communes situées au bord de l'Eure, deux événements importants dans les habitudes des ménages, c'était le « coulage de la lessive » et la fabrication du « cidre ». La lessive avait lieu une fois par an (quelquefois deux) et la ménagère avait alors fort à faire pour préparer cette opération.

D'abord mettre en place un énorme trépied nommé la selle composé de deux parties assemblées à un tenon retenu par une clavette, sur lequel était placé le « cuvier », un grand baquet d'environ 1,10 m de diamètre sur 0,70 m de haut. Toutes les familles ne possédaient pas ce volumineux matériel qu'on louait à des voisins ou à des parents quand il ne se prêtait pas bénévolement.



Procédé de « coulage de la lessive »

Au fond du « cuvier » on plaçait les « bois de lessive » formés d'assez gros bouts de bois, vieux ceps de vigne ou vieux manches à balai, qui se trouvaient vite blanchis par l'usage et destinés à faciliter l'écoulement de l'eau.

Par-dessus, on mettait des sacs réservés à cet usage et contenant une certaine quantité de cendres de bois qui provenait du dressage des « morceaux de cornes » les « coplots » destinés à faire des peignes soigneusement conservées à cet effet. Des « chapelets » de racine d'iris (les rhizomes) étaient également placés au fond du cuvier afin de parfumer la lessive.

L'ensemble, ainsi que les bords du cuvier, étaient recouverts d'un « carrier » un grand drap de forte toile sur lequel le linge « essangé » c'est-à-dire à lessiver était disposé par couche : draps, chemises d'homme et de femmes en composaient la plus grande partie. Par-dessus on plaçait les blancs qui étaient retirés avant la fin du coulage (serviettes, taies d'oreiller, mouchoirs, etc.). Une opération que l'on nommait « assoir la lessive ».

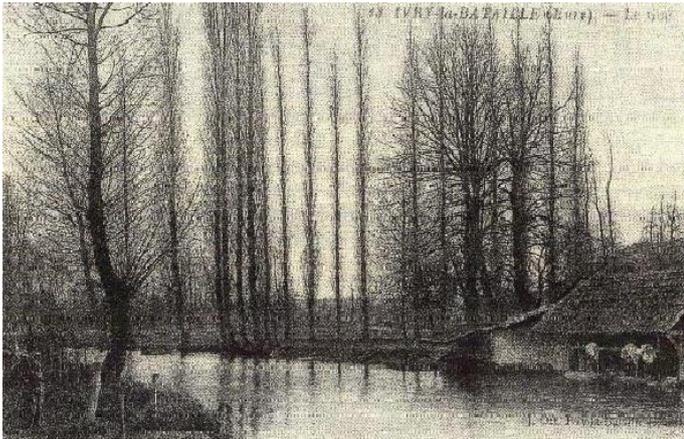
Le lendemain vers neuf ou dix heures, le cuvier était mis en communication avec la chaudière, destinée à chauffer l'eau, par une espèce de petite gouttière en tôle dite « le couleux » fixée solidement sur le bras du cuvier avec la pente voulue. Lorsque l'eau était assez chaude, la « laveuse » prenait l'eau chaude avec un « verseux » une sorte de petit seau cylindrique muni d'un long manche en bois pour arroser le linge. Au bout d'un certain temps la lessive coulait. Il n'y avait plus qu'à recommencer et continuer le « coulage » jusqu'à trois, quatre heures de l'après-midi.

Durant ce temps les enfants s'amusaient en construisant un petit moulinet formé de « fétus » de paille avec un axe transversal qui placé convenablement en bas du « couleux » remontait la pente jusqu'au cuvier par l'action du courant de l'eau.

Au terme de tout cela il se produisait la fin de coulage, une espèce de gargouillis, et quand la lessive « chantait la grenouille » elle était terminée. Les « blancs » ayant été retirés, le cuvier était vidé de son contenu. Le lendemain, la charrée, les cendres et les chapelets, le linge était rincé à la rivière avec une ou deux « laveuse(s) » supplémentaire(s).

A Ivry, il existait cinq lavoirs dont deux lavoirs principaux ; l'un situé route d'Ezy à la sortie du village appelé « les fontaines » et l'autre rue du 11 novembre à l'endroit appelé « le gué ou l'abreuvoir ».

Aux Fontaines où l'eau était peu profonde, les laveuses tapissaient le fond de l'eau d'un grand drap maintenu au fond par les pierres afin d'éviter que le linge ne soit par verdi par la mousse.



Vue du lavoir dit « Le Gué en 1900 et vers 1970 avant restauration

Celui dit « le gué » était lui fréquenté par les laveuses d'Ivry mais également par celles de la Couture Boussey qui ne bénéficiaient pas d'un cours d'eau. Une charrette à cheval descendait le linge des laveuses. Les laveuses dites « professionnelles » d'Ivry considérant que leur place leur était réservée en amont cela déclenchaient souvent de féroces prises de bec entre elles.

Tous les déplacements se faisaient à la brouette chargé de linge, du laveux, des brosses, du battoir, savons, etc. Arrivées au lavoir, elles s'agenouillaient dans le laveux une sorte de boîte en bois à trois faces garnie de paille. Puis elles agitaient vigoureusement chaque pièce de linge dans le courant. Une fois rincé, le linge était jeté à bout de bras par-dessus la barre d'égouttage. Une manœuvre périlleuse pour qui n'avait pas le geste assez large ni les reins assez solides pour contrebalancer le mouvement et le poids du linge. Les jours de grands froids il était parfois nécessaire d'allumer un petit poêle à charbon pour se réchauffer les mains et empêcher le linge de geler. Il arrivait aussi qu'une pièce de linge parte au fil de l'eau. Il ne restait plus qu'à prendre ses jambes à son cou et courir pour le récupérer.

Les beaux jours venus, certaines laveuses agrémentaient cette journée par un goûter pris sur l'herbe du séchoir situé sur l'actuel parking Place Brasier. C'était un espace herbu où étaient tendus de grands fils.

Préalablement à la lessive, les draps en particulier, étaient d'abord lavés au baquet, rincés au lavoir, pliés soigneusement et rangés dans l'armoire où ils attendaient le grand jour.